

«Sait-on seulement étudier les différences?»

JEUDI 08 MAI 2014

[Dominique Hartmann](#) [1] [Suivez ses écrits](#) [2]

LAUSANNE • Au moyen d'une approche féministe et queer, un colloque académique interroge les découvertes et les présupposés des neurosciences en matière de différences sexuelles .

Les options de publication

Non

Journaliste:

Dominique Hartmann

Aujourd'hui s'ouvre à Lausanne le troisième colloque NeuroGendering. Son but? Aborder la question du genre à travers le prisme des neurosciences et provoquer des débats. L'enjeu du colloque est à la fois scientifique et politique, puisqu'il se veut ouvert aux personnes concernées par les sciences qui les étudient, souvent des minorités politiques (femmes, homosexuel.le.s, trans, etc.). L'occasion de faire connaître des travaux novateurs mais méconnus, dans une perspective féministe et queer, comme nous l'explique Cynthia Kraus, instigatrice du colloque et philosophe, enseignante et chercheuse à l'Institut des sciences sociales de l'université de Lausanne. Entretien.

Que disent les neurosciences du genre ?

Si l'on en croit les recherches les plus médiatisées, les neurosciences montrent toutes sortes de différences sexuelles entre les hommes et les femmes. Les hommes ayant un cerveau systématique et les femmes un cerveau empathique, par exemple. Mais aussi entre les homosexuel.le.s et les hétérosexuel.le.s. Les hommes homosexuels auraient un cerveau ressemblant à celui... des femmes hétérosexuelles. Ou entre les personnes intersexes et celles qui ne le sont pas: ce cas est plus compliqué, puisqu'il n'est pas toujours évident de classer chacun dans l'un des deux sexes. La liste serait longue.

Ces différences renvoient-elles au genre?

Les neurosciences disent trouver des différences sexuelles dans la structure du cerveau, dans son fonctionnement, dans les effets des hormones dites sexuelles, etc. Et que celles-ci sont importantes dans tous les domaines: développement fœtal, cognition, langage, émotions, etc. Etant donné la persistance des inégalités sexuelles et de genre dans nos sociétés, on devrait plutôt s'étonner de constater que les différences cérébrales entre les sexes ne sont pas beaucoup plus marquées!

Le phénomène n'est pas nouveau. Il y a longtemps que les sciences du cerveau «découvrent» des différences de nature entre les sexes et d'autres groupes sociaux – c'est ce que faisait la phrénologie du XIXe siècle – en masquant ou en omettant d'étudier les similarités ou les différences entre les individus. Or cette énorme variabilité ainsi que la plasticité du cerveau interrogent la pertinence scientifique de se focaliser sur l'idée de deux – et seulement deux – sexes qui seraient génétiquement déterminés.

Selon vous, c'est précisément l'étude de ces différences qui reste insatisfaisante.

C'est ce à quoi se consacre notre colloque. Est-il possible d'étudier le sexe, le genre, les sexualités dans le cadre des neurosciences sans reproduire simplement le sens commun au sujet de ce que devraient être, faire, vouloir, aimer, les personnes selon leur sexe? Sait-on vraiment étudier *toutes* les différences et pas seulement les fameuses différence entre les sexes? Ces questions seront notamment abordées lors des conférences plénières avec Rebecca Jordan-Young, enseignante américaine en études genre et sexualités, Georgina Rippon (GB), professeure en neuro-imagerie cognitive et la présence exceptionnelle d'Anne Fausto-Sterling, professeure de biologie et d'études genre aux Etats-Unis, célèbre pour ses travaux pionniers dans le domaine des études féministes des sciences.

Les neurosciences, ou ce qu'on leur fait dire, sont aussi décriées.

Ce colloque est l'occasion de prendre du recul par rapport à l'engouement dont bénéficient les neurosciences et par rapport aux promesses thérapeutiques faites en leur nom. La critique féministe/queer des neurosciences telle que je la conçois s'intéresse autant aux recherches «neuroscientifiques» sur le cerveau sexué qu'aux recherches en sciences humaines et sociales qui travaillent sur, et parfois plus directement «avec», le cerveau sexué, par exemple la psychologie cognitive et du développement.

Cette critique vise aussi à faire émerger les problématiques politiques qui sous-tendent les recherches en neurosciences. Par exemple, la question de savoir si le désir de changer de sexe dépend de facteurs psychosexuels et familiaux ou plutôt d'un type transsexuel de cerveau est un objet de controverse et de conflits notamment entre les différentes professions «psy» et les personnes transgenres. Déterminer si ce désir est une maladie mentale ou non influera sur l'accès aux traitements de réassignation du sexe, sur le remboursement par l'assurance-maladie, etc. |

Du 8 au 10 mai, Université de Lausanne programme: unil.ch/neurogenderings3

[Égalité\(249\)](#) [3][Actuel\(646\)](#) [4][Genre\(39\)](#) [5][Neurosciences\(3\)](#) [6][Dominique hartmann\(493\)](#) [7]